

Document 1 | À la vie, à la mort : les liens entre l'homme et l'animal, Georges Chapouthier, dans *Études sur la mort*, 2014/1 (n° 145), pages 39 à 45 : <https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2014-1-page-39.htm>

La conception de *l'animal humanisé* est sans doute la conception la plus répandue dans les civilisations qui ont fleuri sur terre au cours de l'histoire. Elle consiste à voir dans l'animal une sorte de « petit-homme » particulier. Du coup, elle attribue aux animaux les mêmes vertus et les mêmes vices que ceux des humains. Au Moyen-âge, des tribunaux, avec juges et avocats, jugeaient les animaux coupables d'avoir blessé ou tué un être humain. [...] Dans la plupart des religions polythéistes, il n'y a pas de limite franche entre les animaux, les hommes et les dieux, qui souvent prennent des formes animales. Dans beaucoup de ces religions, la métempsycose amène à croire que l'âme humaine peut, après la mort, se réincarner dans un corps animal. Pour toutes ces raisons, selon cette conception, l'animal est ainsi le miroir de l'homme, son complément existentiel nécessaire. Dans l'Occident contemporain, cette conception de l'animal humanisé persiste notamment dans les œuvres artistiques ou littéraires et dans les croyances populaires, dont les dictons - courageux comme un lion, paresseux comme une couleuvre, rusé comme un renard - perpétuent cette assimilation.

Toutefois, dans l'Occident des derniers siècles, et surtout depuis l'apport de Descartes et de ses successeurs extrémistes, comme Malebranche, c'est *l'animal-objet* qui est la conception la plus répandue, une conception qui crée une coupure absolue entre l'homme et les animaux, et autorise l'homme à traiter l'animal comme bon lui semble. Cette conception est encore très répandue de nos jours où elle légitime moralement tous les mauvais traitements que les êtres humains infligent aux animaux : puisque l'animal est un objet laissé au bon vouloir de l'homme, pourquoi s'en soucier particulièrement ? C'est aussi cette conception qui sous-tend l'utilisation des animaux comme « objets » d'expériences scientifiques, pour améliorer les connaissances biologiques et médicales dans l'esprit de la philosophie de Claude Bernard (Bernard, 2013).

Par un curieux retour des choses, la démarche scientifique expérimentale a conduit à reconnaître dans les *animaux des êtres sensibles* (Auffret Van Der Kemp et Lachance, 2013), proches de l'homme sans être ses identiques. Cette dernière conception, moderne, fondée scientifiquement, est la seule plausible de nos jours. Elle traduit un retour vers une plus grande proximité de l'homme et de l'animal. Elle est étayée non seulement par les découvertes de la génétique, de physiologie et de l'éthologie, qui montrent une grande proximité de l'homme avec les (autres) animaux sur le plan naturel et même culturel (Chapouthier, 2009), mais aussi par la théorie de l'évolution qui révèle que l'espèce humaine trouve, dans les animaux, ses ancêtres et ses cousins.

Il est clair que les liens très forts qui unissent les humains et les animaux sont tributaires de ces différentes conceptions. Si la première, celle de l'animal humanisé, porte plutôt à des liens de respect et d'affection, comme on peut en trouver, par exemple, dans l'attitude des ascètes de l'Inde ou des Indiens d'Amérique, voire dans les relations traditionnelles de paysans européens avec leurs animaux de travail, la conception occidentale de l'animal-objet, en revanche, porte plutôt à un mépris de l'animal et à son exploitation systématique sans vergogne, comme c'est cas dans les élevages industriels

modernes. Même s'il existe, bien sûr, des comportements qui font exception aux conceptions dominantes. Même si l'on rencontre, bien sûr, des liens occasionnels d'exploitation malgré une philosophie ambiante d'humanisation de l'animal et des liens occasionnels d'affection malgré une philosophie ambiante favorable à l'animal-objet.

Quant à la conception moderne de l'animal-être sensible, elle permettra sans doute, lorsqu'elle aura triomphé des pesanteurs post-cartésiennes encore en place dans nos sociétés, des rapports plus harmonieux avec les animaux qui nous entourent.

Document 2 | Voltaire, *Dialogue du chapon et de la poularde*, 1763

LE CHAPON.

Eh, mon Dieu ! ma poule, te voilà bien triste, qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée et l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, et de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde, et moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, et qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée et le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, C'est pour nous engraisser, et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien ! quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! ah, les monstres !

LE CHAPON.

C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction ; enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la gorge, et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre : l'un dit que nous sentons la noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses, nos bras, notre croupion ; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! je suis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je serai rôtie et mangée ! Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, m'amie ; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire et à faire des contes plaisants, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux, qui sont bipèdes comme nous, et qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères ; que même, dans le pays où nous sommes, il y avait eu un nommé Débonnaire¹ qui fit arracher les yeux à son neveu Bernard. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait.

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, et entre autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, et que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée, et rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'Inde, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles

¹ Louis le Débonnaire, roi de France de 814 à 840.

leur défend de nous manger ; que même un nommé Pythagore, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient Porphyre le Pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches².

Ô le grand homme ! le divin homme que ce Porphyre ! Avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité il prouve que nous sommes les alliés et les parents des hommes ; que Dieu nous donna les mêmes organes, les mêmes sentiments, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, et que ni les hommes ni nous ne passons jamais ! En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé Descartes, ne serait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, et de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit Porphyre ; il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et les mangent. [...]

Document 3 | *La planète des singes*, Pierre Boulle, 1963

La Planète des Singes de Pierre Boulle a réussi à s'inscrire durablement dans la culture populaire. Dans ce best-seller, un manuscrit est retrouvé dans une bouteille par un couple de vacanciers de l'espace. Ulysse Mérou, journaliste et personnage principal, en est le narrateur. Partis visiter Soror, une planète semblable à la Terre, Ulysse et ses compagnons sont surpris de découvrir une planète dominée par des singes aux comportements humains, et des humains relégués au rang d'animaux. Capturé, Ulysse devra faire devant les singes la preuve de son humanité... Dans l'extrait ci-dessous, Ulysse Mérou est parvenu à comprendre le langage des singes et communique avec Zira, une femelle chimpanzé.

Sur ma demande, elle me dessina l'arbre généalogique du singe, tel que les meilleurs spécialistes l'avaient reconstitué. Cela ressemblait beaucoup aux schémas qui représentent chez nous le processus évolutif. D'un tronc, qui se perdait à la base dans l'inconnu, diverses branches se détachaient successivement : des végétaux, des organismes ; plus haut, on arrivait aux poissons, aux reptiles et enfin aux mammifères. L'arbre se prolongeait avec une classe analogue à nos anthropoïdes. Là, un nouveau rameau se détachait, celui des hommes. Il s'arrêtait court, tandis que la tige centrale espèces de singes préhistoriques aux noms barbares, pour aboutir finalement au simius sapiens, qui formait les trois pointes extrêmes de l'évolution : le chimpanzé, le gorille et l'orang-outang. C'était très clair. « Le cerveau du singe, conclut Zira, s'est développé, compliqué et organisé, tandis que celui de l'homme n'a guère subi de transformation.

- Et pourquoi, Zira, le cerveau simien s'est-il développé ?

Le langage avait certainement été un facteur essentiel. Mais pourquoi les singes parlaient-ils et pas les hommes ? Les opinions des savants divergeaient sur ce point. Certains voyaient là une mystérieuse intervention divine. D'autres soutenaient que l'esprit du singe tenait avant tout à ce qu'il possédait quatre mains agiles.

« Avec deux mains seulement aux doigts courts et malhabiles, dit Zira, il est probable que l'homme a été handicapé dès la naissance, incapable de progresser et d'acquérir une connaissance précise de l'univers. A cause de cela, il n'a jamais pu se servir d'un outil avec adresse ... Oh ! il est possible qu'il ait essayé, maladroitement, autrefois ... On a trouvé des vestiges curieux. Bien des recherches sont effectuées en

² Traité de Porphyre touchant l'abstinence de la chair des animaux, traduit, avec la vie de Plotin, par ce philosophe, par Lévesque de Burigny, 1747.

ce moment même à ce sujet. Si ces questions t'intéressent, je te ferai rencontrer un jour Cornélius. Il est beaucoup plus qualifié que moi pour en discuter. [...]

Oui, conclut-elle, je suis, moi, de cet avis : le fait que nous soyons quadrumanes est un des facteurs les plus importants de notre évolution. Cela nous a servi d'abord à nous élever dans les arbres, à concevoir ainsi les trois dimensions de l'espace, tandis que l'homme, cloué sur le sol par une malformation physique s'endormait dans le plan. Le goût de l'outil nous est venu ensuite parce que nous avons la possibilité de nous en servir avec adresse. Les réalisations ont suivi et c'est ainsi que nous nous sommes haussés jusqu'à la sagesse. »

Sur la Terre, j'avais souvent entendu invoquer des arguments exactement opposés pour expliquer la supériorité de l'homme. Après réflexion, toutefois, le raisonnement de Zira ne me parut ni plus ni moins convaincant que le nôtre.

Document 4 | Prochiantz : " L'homme est un animal tragique "

https://www.lepoint.fr/culture/prochiantz-l-homme-est-un-animal-tragique-01-11-2012-1694061_3.php#:~:text=Il%20est%20le%20seul%20capable,est%20seul%20dans%20la%20nature

Dans "Qu'est-ce que le vivant ?", (Seuil), le neurobiologiste Alain Prochiantz, professeur au Collège de France, éclaire, à la lumière des dernières découvertes, le secret de l'espèce humaine.

Le Point : Votre livre s'intitule "Qu'est-ce que le vivant ?" et dans le même temps, vous écrivez : "Nous sommes dans l'ignorance du vivant"...

Alain Prochiantz : Le vivant se détruit et se reconstruit à chaque instant, par exemple chaque année nous perdons et regagnons notre poids en cellules. Dans les petites erreurs qui se produisent s'imisce la descente progressive. Mais nous avons du mal à admettre cette instabilité parce qu'elle renvoie à la mort. En fait, la vie, c'est la mort, compensée par du nouveau. Dans notre cerveau aussi, cela bouge, meurt et renaît. Nous changeons en permanence au niveau moléculaire et cellulaire. Cette plasticité morphologique diminue avec le vieillissement, mais des changements morphologiques et physiologiques se poursuivent jusqu'à la fin. Certaines situations peuvent même induire une forme de rajeunissement. Prenez les IPS, qui sont au cœur du dernier prix Nobel de médecine, ce sont des cellules adultes reprogrammées pour retrouver les propriétés de cellules souches embryonnaires, et ainsi redonner vie à tous les tissus d'un organisme. Le vivant est inachevé car inachevable. Même au moment de mourir, l'animal humain n'est jamais terminé.

Et l'homme, dans tout ça ?

L'homme est sorti de la nature, par accident, par le biais de mutations improbables. Cela n'aurait jamais dû arriver, comme l'apparition de la vie, d'ailleurs. Mais il n'y a pas de marche arrière possible. Les modifications biologiques qui ont permis à l'homme de développer son intelligence l'ont projeté hors de la nature. Nous ne pouvons plus dire que nous sommes des animaux comme les autres. L'homme est par nature "a-nature". C'est un a privatif. "Être - et ne pas être - un animal" : je revendique mon animalité et en même temps ce qui m'est spécifique en tant qu'humain. La tendance actuelle à nier la différence entre l'homme et l'animal m'effraie. Ce n'est pas tant le fait qu'on animalise l'homme - nous avons cette violence animale en nous -, mais que l'on voie en chaque animal un homme. Si l'homme choisit de protéger les animaux, ce n'est pas en raison d'une "fraternité animale", mais parce qu'il est en partie

être de raison et pense que la biodiversité est nécessaire à sa survie. Il n'y a pas d'égalité démocratique entre l'homme et l'animal. Il n'existe pas de lois dans la nature, les lois, c'est nous qui les fabriquons. Si vous êtes dans la jungle, aucun singe ne fera une loi pour vous protéger.

Pourquoi vous acharnez-vous à nier la proximité de l'homme avec le singe ?

Le "vouloir être singe" semble hanter certains humains. Certes, nous avons un ancêtre commun avec le singe, mais 7 millions d'années nous séparent de cet aïeul, et chacun a évolué de son côté pour son propre compte. Nous avons tous en tête ces images de chimpanzés qui lavent des patates avant de les manger ou utilisent des brindilles pour attraper les termites. Ce ne sont que des artefacts. Un abîme sépare l'homme du singe. Vous ne venez pas interviewer un chimpanzé ! Quant à ce 1,23 % de différence génétique qui nous est sans cesse servi, il n'a pas de sens. Tous les animaux ont en grande partie les mêmes gènes. Dans cette logique, nous pouvons aussi dire que nous sommes à 80 % des souris, ou mêmes cousins éloignés des mouches avec lesquelles nous avons partagé un ancêtre commun il y a 600 millions d'années... Ce qui fait la différence, ce ne sont pas tant les gènes que la régulation de leur expression, en clair les sites, niveaux et durées de cette expression. Je m'explique : il existe deux types de séquences, celles qui codent pour des protéines et celles qui régulent leur expression. Ce sont les 2 % du génome qui codent, qui nous fabriquent, pas les 98 % restants, qui régulent. Et tous les gènes n'ont pas la même importance. Une mutation dans un gène qui pilote le développement du cortex peut vous faire perdre la tête, au sens même de la décollation !

Vous dites que le succès évolutif de l'espèce humaine tient à 900 centimètres cubes de matière grise en trop...

Il existe chez les primates une règle de proportion entre la surface du corps et la taille du cerveau, et vu notre morphologie, un cerveau d'environ 500 centimètres cubes nous suffirait, or il occupe un volume de 1 400 centimètres cubes. Si nous sommes des animaux spéciaux, c'est à cause de ce surplus. D'autant que cette masse supplémentaire n'est pas répartie n'importe où. Dans le cerveau, l'espace consacré aux fonctions spécifiques à l'espèce humaine est surdimensionné, les aires du langage, par exemple. Chez un chimpanzé, l'intelligence olfactive ou visuelle a pris le dessus, chez l'homme les fonctions cognitives mènent la danse. Il ne s'agit pas d'une hiérarchie biologique mais, du point de vue cognitif, le haut du panier c'est Homo sapiens. C'est ce cerveau monstrueux qui fait de nous des individus extrêmes. Un cerveau animal à la consistance de porridge tiède, disait le mathématicien Alan Turing, sanguinolent et pas joli à regarder : plaques, petits vaisseaux qui éclatent... mais qui, malgré tout, vous prend un homme, le met dans une capsule, l'envoie sur la Lune, et le ramène.

Qu'est-ce qui donne naissance à l'intelligence ?

D'abord qu'est-ce que l'intelligence ? Le rapport adaptatif et évolutif d'un vivant à son milieu. C'est la définition du biologiste. Cela signifie que les bactéries ou les plantes sont intelligentes. Les organismes dotés d'un système nerveux n'ont pas l'apanage de la pensée, même si posséder un système nerveux augmente considérablement la richesse des échanges. La pensée n'est donc pas déposée dans le cerveau comme de la confiture dans un pot. Sapiens a inventé une quasi-infinité d'interactions avec son milieu, qui ont augmenté sa capacité d'adaptation liée à son extraordinaire intellect. Grâce à lui, dans la compétition entre les espèces, pour l'instant, nous sommes les gagnants, ce qui ne signifie pas que l'humanité ne finisse pas anéantie par les bactéries ou par d'autres organismes, voire par elle-même.

Vous affirmez que, chez l'homme, l'évolution repose plus sur l'individu que sur l'espèce elle-même...

Dans une espèce comme la nôtre, qui se reproduit peu, la charge de la mutation repose sur les épaules de l'individu. Je ne dis pas qu'il n'y a pas encore d'évolution de l'espèce elle-même, mais l'individu lui aussi évolue et s'adapte, c'est l'individuation [...] L'individuation est un processus d'enrichissement permanent. Parce que l'individu doit se modifier pour survivre.

Nous ne sommes donc pas une espèce "finie" ?

Notre espèce fait preuve d'une étonnante plasticité, mais celle-ci n'est pas infinie pour autant. Notre capacité de régénération est même très inférieure à celles de nombreuses autres espèces. C'est le prix à payer pour garder une trace stable. Laissée à elle-même, la plasticité du vivant effacerait notre histoire à mesure qu'elle s'inscrit dans notre structure cérébrale. Cette histoire, seul Sapiens peut se la raconter, même s'il entre une part de mythologie dans son discours. C'est pourquoi, dans le monde du vivant, Sapiens est le seul à avoir "conscience de soi". Il est le seul capable de se penser comme individu et d'observer les autres espèces pour en faire des objets d'étude. Ce sont les hommes qui écrivent sur les chimpanzés, et non l'inverse ! L'homme est seul dans la nature.

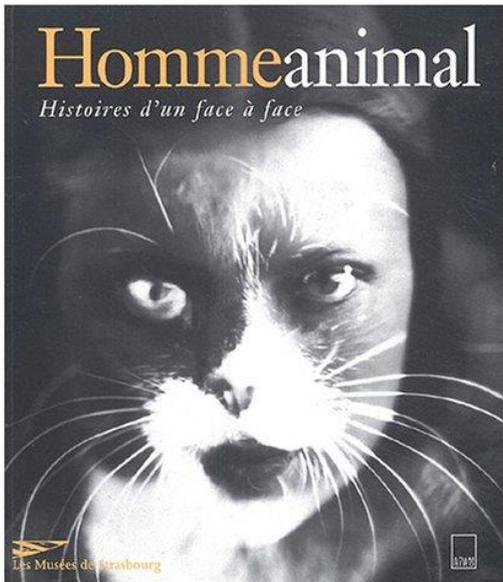
Pourquoi dites-vous : l'homme est un "animal tragique" ?

Parce que, contrairement aux autres animaux, il peut se projeter, il a ainsi conscience de sa finitude. Il ne faut pas beaucoup d'expérience pour comprendre qu'on est mortel, que notre espèce l'est aussi. Et même que le système solaire explosera dans quelque 3 milliards d'années. Pour affronter avec lucidité un tel destin, on peut se rabattre sur la religion. Mais c'est une option qui n'est pas donnée à tout le monde. Alors, à un moment, il ne vous reste plus que le tragique. Lorsque vous êtes dans un train qui vous mène à l'extermination, c'est le tragique qui vous conserve dignité et humanité. Vous n'êtes pas un mouton qu'on mène à l'abattoir. Ce sens du tragique, qui fait les artistes, les savants, les suicidés aussi... est inhérent à la condition humaine. Il en fait l'unicité et la grandeur. L'homme n'est pas une étape, mais une impasse. De toute façon, ça va mal finir...

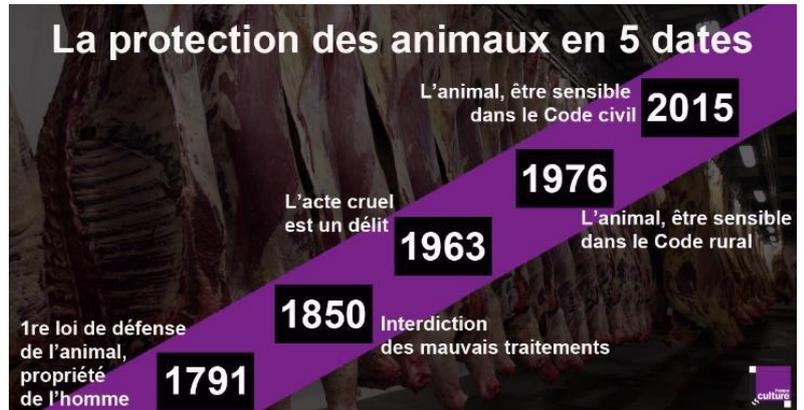
"Qu'est-ce que le vivant ?" (Seuil, 192 p.). Voir aussi "Construire une théorie du vivant" (Académie des sciences/ De vive voix, livre audio, 9,90 E).

« Tous les animaux sont égaux mais certains sont plus égaux que d'autres. », *La ferme des animaux*, Georges Orwell, 1945

ANNEXE A



ANNEXE B



ANNEXE C | Photogrammes du film *La planète des singes* (1968) de Franklin Schaffner



ANNEXE D | Publicité



ANNEXE E | Vallayer-Coster Anne - *Nature morte, coq et poule, dit aussi deux coqs morts* - 1787



POUR ALLER PLUS LOIN...

- L'homme et animal, quelques œuvres, Académie de Créteil : <https://philosophie.ac-creteil.fr/spip.php?rubrique244>
- L'éthique animale : différentes notions : <https://www.rts.ch/decouverte/monde-et-societe/philosophie/ethique-animale/9031633-lethique-animale-differentes-notions.html>
- Pourquoi l'homme n'est-il pas un animal comme un autre ? Emission France Culture, mai 2019 : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/pourquoi-lhomme-nest-il-pas-un-animal-comme-un-autre>
- Sujet zéro 2022, Epreuve CRPE : https://media.devenirenseignant.gouv.fr/file/crpe/19/7/sujet_zero_2022_crpe_francais_1_13_97197.pdf
- Le respect de l'animal dans ses racines historiques : de l'animal-objet à l'animal sensible : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/47969/AVF_2009_1_05.pdf?sequence=1
- L'animal au cinéma, ciné-club de Rouen : <https://www.cineclubdecaen.com/analyse/animalaucinema.htm>
- Littérature de jeunesse et animaux : <https://www.babelio.com/livres-/animaux/356> (affiner la sélection, colonne à droite)
- Les animaux, Portail pédagogique de l'académie de Toulouse : http://disciplines.actoulouse.fr/arts-plastiques/sites/arts-plastiques.disciplines.actoulouse.fr/files/fichiers/fichiers_arts_plastiques/recherche/dossiers_pedagogiques/musee_goya/10_-_les_animaux.pdf
- Album de jeunesse : *Marlaguette*

<https://www.youtube.com/watch?v=XVJjwv23Pr0>

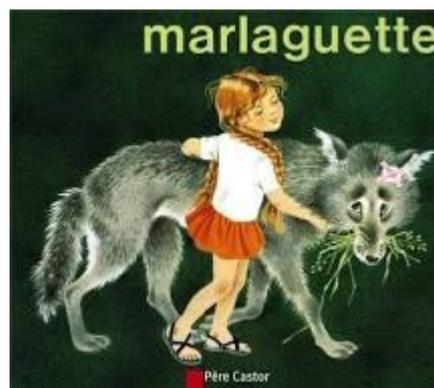


Tableau « Lecture tabulaire des documents »

Thème		
Question possible		
Thèse implicite ou explicite		
Arguments/Idées		
Exemples / Citations		

--	--	--